



Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie

26 | avril 1999

Diderot, philosophie, matérialisme

La philosophie de *Jacques le Fataliste*

Dominique Lecourt



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rde/1021>

DOI : 10.4000/rde.1021

ISSN : 1955-2416

Éditeur

Société Diderot

Édition imprimée

Date de publication : 15 avril 1999

ISBN : 2-252-03253-7

ISSN : 0769-0886

Référence électronique

Dominique Lecourt, « La philosophie de *Jacques le Fataliste* », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie* [En ligne], 26 | avril 1999, mis en ligne le 04 août 2007, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/rde/1021> ; DOI : 10.4000/rde.1021

Propriété intellectuelle

Dominique LECOURT

La philosophie de *Jacques le Fataliste*

Quelle philosophie Jacques professe-t-il ? L'« animal jaseur », victime d'une enfance bâillonnée, ne se fait pas prier pour répondre à cette question : le fatalisme. Mais qu'est-ce que ce fatalisme ? La doctrine du « grand rouleau », « du registre d'en haut », du « grand livre » qui, devant tout événement favorable ou funeste affirme que c'« était écrit ». La doctrine du destin, qui a réponse à tout ; celle qui prétend que chaque balle a son billet, et qu'on tombe amoureux comme on tombe au combat à la date depuis toujours arrêtée. Celle qui affirme qu'il n'y avait de réellement possible que la chose qui est arrivée. Est-ce Jacques ou le locuteur représentant l'auteur qui énonce que « nous croyons conduire le destin ; mais c'est toujours lui qui nous mène », comme un cheval incommode ? Le texte est assez roué pour laisser le lecteur dans l'indétermination. C'est l'auteur en tout cas qui dans plus d'un interstice du récit se moque à haute voix du pauvre Jacques : son fatalisme est un système.

D'où tient-il ce système ? De son capitaine qui le lui a « fourré dans la tête ». Jacques se délecte visiblement à répéter les « grands mots » de celui qui fut son premier maître : « voilà le train du monde ». Il s'exalte : « nous marchons dans la nuit au-dessous de ce qui est écrit là-haut, également insensés dans nos souhaits, dans notre joie et dans notre affliction ». Mais ce capitaine lui-même récitait. Il avait puisé ses opinions dans son Spinoza qu'il savait par cœur. Cela suffit-il pour affirmer que Jacques soit spinoziste, voire Diderot lui-même sous prétexte qu'il s'est par ailleurs déclaré favorable aux « spinozistes modernes » dans l'*Encyclopédie* ? Doit-on sortir les grands mots de déterminisme, de matérialisme, de panthéisme... comme tant de commentateurs ? Ce n'est pourtant pas Jacques qui est présenté comme spinoziste, mais son capitaine. Que dis-je ? Connaître Spinoza par cœur n'est certes pas une garantie de spinozisme. Le récit qui nous est offert de la vie de ce fameux capitaine ne donne pas vraiment l'idée qu'il ait accédé à l'amour intellectuel de Dieu.

Jacques, lui, comme le lui rappelle perfidement son Maître, n'est qu'un Jacques. Un rustre donc. Les deux, sur ce, s'empoignent. Mais c'est le Maître qui a le dernier mot. Jacques a sa philosophie, mais en tant que Jacques. Pour ceux qui n'auraient pas compris, Diderot met, dans les toutes dernières lignes du texte, les points sur les i.

« Quelques jours après, le vieux concierge du château décéda ; Jacques obtient sa place et épouse Denise, avec laquelle il s'occupe à susciter des disciples à Zénon et à Spinoza ».

C'est Zénon — Zénon de Citium — qui est cité le premier. Fataliste, Jacques est ainsi d'abord stoïcien, et c'est aux sources du stoïcisme antique qu'il puise l'essentiel de sa philosophie. L'essentiel de son argumentation sur le destin joue avec le fameux argument du « dominateur » (*kurieuôn logos*), qu'on pourrait aussi traduire par « maître ». Invraisemblable, direz-vous, si justement Jacques est un Jacques. Reportez-vous cependant à l'article STOÏCISME rédigé par Diderot pour l'*Encyclopédie* (à l'entrée STOÏCISME, ou SECTE STOÏCIENNE, ou ZÉNONISME). La fin de la présentation générale porte ce jugement : « le stoïcisme est une affaire de tempérament, et Zénon imagina, comme ont fait la plupart des législateurs, pour tous les hommes, une règle ne convenant guère qu'à lui, elle est trop forte pour les faibles : la morale chrétienne est un *zénonisme* mitigé, et conséquemment d'un usage plus général, cependant le nombre de ceux qui s'y conforment à la rigueur n'est pas grand ».

Jacques, paysan français, élevé dans la morale chrétienne la plus stricte, « ne croit ni ne décroît à la vie à venir ». Il n'y pense pas. Il prie à tout hasard. Il lui reste de son christianisme des convictions stoïciennes. C'est au demeurant à propos du seul stoïcisme que Diderot parle de « fatalisme ». A son stoïcisme, il conjoint ce qui lui est accessible de la doctrine de son capitaine. Il en retient tout ce qui réfuse comme illusoire l'idée d'une liberté du vouloir. Au Maître qui lui objecte « mais il me semble que je sens au-dedans de moi-même que je suis libre, comme je sens que je pense », Jacques répond en s'effaçant derrière la parole de son capitaine. « Mon capitaine disait : “ Oui, à présent que vous ne voulez rien, mais veuillez vous précipiter de votre cheval ” »... La discussion s'enflamme, pour se conclure par ces sentences sur lesquelles Jacques et son Maître semblent devoir être d'accord.

Jacques : « Mais si vous êtes et si vous avez toujours été le maître de vouloir, que ne voulez-vous à présent aimer une guenon ; et que n'avez-vous cessé d'aimer Agathe toutes les fois que vous l'avez voulu ? Mon Maître, on passe les trois quarts de sa vie à vouloir, sans faire ».

Le Maître : « Il est vrai ».

Jacques : « Et à faire sans vouloir ».

Et l'auteur prête alors à son héros une formule qui sonne spinoziste : « Il croyait qu'un homme s'acheminait aussi nécessairement à la gloire ou

à l'ignominie qu'une boule qui aurait conscience d'elle-même suit la pente d'une montagne ».

Mais ce qu'il a surtout reçu de son capitaine, c'est l'idée qu'il convenait pour l'usage de la vie d'avoir un « système ». Jacques raisonne et agit en toute occasion d'après lui-même lorsqu'il s'agit de régler le pas de son cheval. Ce système combine stoïcisme et spinozisme.

S'agit-il de la pure jonglerie verbale de quelqu'un qui s'enchant de parler ? Plusieurs fois l'auteur le donne à penser. En ce bavard, l'argumentation se déclenche comme les mouvements d'un automate. « C'est un refrain » auquel il se confie. Mais on ne saurait simplement se gausser de cette philosophie, car ce refrain peut consoler après un accident.

Surtout, parce que Jacques est un Jacques, il a du tempérament ; il n'est pas comme son Maître, dont il est dit que « sa fonction habituelle consiste à se laisser exister ». « Souvent donc il est inconséquent comme vous et moi, et sujet à oublier ses principes ». Cela lui sauve la vie. C'est le locuteur-auteur qui parle là, pour mettre en garde ceux qui se laissent « dominer » par leur philosophie. Diderot en personne donc qui s'indignait dans l'article MALEBRANCHISME de l'*Encyclopédie* de ce *Traité de morale* où l'ecclésiastique « tire nos devoirs de principes qui lui étaient particuliers ».

« Ce pas me paraît bien hardi, pour ne pas dire pis ; je ne conçois pas comment on ose faire dépendre la conduite des hommes d'un système métaphysique ». Ce jugement constitue sans aucun doute une clé pour interpréter *Jacques le Fataliste*.

Par cette remarque, nous venons de quitter Jacques et sa philosophie pour Diderot lui-même, à travers les opinions intersticiellement exprimées dans le texte à l'adresse du lecteur.

La philosophie de *Jacques le Fataliste et son Maître* ne saurait sans grave contresens s'identifier au système de Jacques ainsi composé. Si l'on veut y avoir accès, il faut d'abord avoir égard au personnage du Maître. Pas de Jacques en effet sans son Maître, c'est Jacques lui-même qui l'affirme : « L'un ne va pas sans l'autre ». « Il est écrit là-haut que tant que Jacques vivra, que tant que son Maître vivra, et même après qu'ils seront morts tous deux, on dira Jacques et son Maître ». Diderot pense expressément à Don Quichotte et Sancho Pança. Mais la question n'est pas celle de Cervantès.

On peut lire le texte comme s'organisant autour d'une seule et unique interrogation : « qu'est-ce qu'un maître ? ». Et la réponse tient d'abord en deux propositions. L'hôtesse s'interposant dans la dispute qui s'élève entre eux sur la maîtrise du maître s'adresse à Jacques : « Allons, monsieur Jacques, parlez, votre maître l'ordonne ; après tout un maître est un maître... ». L'auteur, lui, avait soufflé au début du texte : « Jacques suivait son maître comme vous le vôtre ; son maître le sien comme Jacques le

suivait. Mais qui était le maître du maître dans ce monde ? Le maître de Jacques en avait cent pour un, comme vous ». Jacques plus loin traduit dans son langage : « chacun a son chien. Le ministre est le chien du roi, le premier commis est le chien du ministre, la femme est le chien du mari, ou le mari le chien de la femme ». Les hommes faibles sont les chiens des hommes fermes.

Que Jacques en particulier puisse s'avérer maître de son maître, le maître lui-même l'avoue. Dès le début, le maître est présenté comme un automate dont toute la maîtrise s'évanouit s'il lui manque sa montre, sa tabatière ou Jacques « les trois grandes ressources de sa vie ». Il n'existe pas de maîtrise en soi, pas de maître par nature. Même son cheval, c'est par illusion que chacun des deux personnages croit, de sa gourmante, pouvoir le maîtriser. Et l'on pourrait aisément faire de la figure du cheval le personnage central du texte. Mais nous ne sommes pas là pour plaisanter, n'est-ce pas ? C'est à l'illusion de la maîtrise de soi que s'intéresse principalement Diderot en définitive. Témoin le célèbre et merveilleux début qu'on ne se lasse pas de lire et relire :

« Comment s'étaient-ils rencontrés ? Par hasard, comme tout le monde. Comment s'appelaient-ils ? Que vous importe ? D'où venaient-ils ? Du lieu le plus prochain. Où allaient-ils ? Est-ce que l'on sait où l'on va ? Que disaient-ils ? Le maître ne disait rien, et Jacques disait que son capitaine disait que tout ce qui nous arrive de bien et de mal ici-bas était écrit là-haut ».

Et pour viser l'intimité au cœur, cette autre interrogation redouble la première : « Et quand je serais devenu amoureux d'elle qu'est-ce qu'il y aurait à dire ? Est-ce qu'on est maître de devenir ou de ne pas devenir amoureux ? Et quand on l'est, est-on maître d'agir comme si on ne l'était pas ? »

Mais alors, objecte le maître, en raisonnant de cette façon, « il n'y a point de crime qu'on ne commît sans remords »...

Nous y sommes. C'est la question du bien et du mal, celle de la morale que pose Diderot. Et l'on comprend aisément le biais du « fatalisme » par lequel il l'aborde. C'est celui qu'imposait la discussion contemporaine autour des thèses soutenues par Leibniz dans la *Théodicée*. Que notre philosophe ait eu ou non connaissance directe du texte, il ne pouvait manquer de connaître ces thèses. N'a-t-il pas attribué à Jacques « l'idée mal entendue de la nécessité » que dénonce Leibniz dans la Préface de son ouvrage ? « *Fatum mahumetanum*, le destin à la turque », auquel la même Préface oppose le *fatum stoicum* qui n'était pas si noir, puis le *fatum christianum* plus doux encore ?

Toujours est-il que Diderot a évidemment lu Voltaire, et spécialement *Candide*. Yvon Belaval écrit à propos de *Jacques le Fataliste* qu'il a voulu écrire un « anti-Candide ». Disons plutôt qu'il a voulu s'en prendre à la

thèse de Leibniz sur des bases qui ne laissent pas comme Voltaire la porte ouverte au théisme ou au déisme. De là qu'il insère dans *Jacques le Fataliste et son Maître* une double référence au *Désastre de Lisbonne*. Ni de Jacques, ni du Maître ni surtout du locuteur qui parle au lecteur n'émane à ce propos aucune parole d'espérance. Le contraste est saisissant avec les derniers vers du poème de Voltaire.

Ce que veut faire entendre Diderot, c'est bien plutôt qu'il n'y a ni bien ni mal absolus. Rien qui puisse être *par nature* tenu pour tel ; même pas un désastre naturel. Ce même objectif philosophique est illustré par le célèbre morceau de bravoure du locuteur sur l'obscénité. Morceau directement emprunté à Zénon, comme on le voit encore une fois dans l'article STOÏCISME.

« Vilains hypocrites, laissez-moi en repos. Foutez comme des ânes débâtés ; mais permettez-moi que je dise foutre ; je vous passe l'action, passez-moi le mot [...]. Et que vous a fait l'action génitale, si naturelle si nécessaire et si juste pour en exclure le signe de vos entretiens... ? ».

D'où, surtout, le récit inclus dans le récit de la très cruelle et finalement vaine vengeance de Madame de la Pommeraye. L'essentiel est dit pour finir. C'est Diderot qui parle : « Et vous croyez, lecteur, que l'apologie de Madame de la Pommeraye est plus difficile à faire [que celle de Mademoiselle Duquênoi] ? ». « Sa vengeance est atroce ; mais elle n'est souillée d'aucun motif d'intérêt. Il ne s'agit ni d'augmenter sa fortune, ni d'acquérir quelques titres d'honneur »...

D'un être humain, on ne peut jamais trancher dans l'absolu s'il est bon ou s'il est méchant. Rien à vrai dire n'est absolu lorsqu'il s'agit de la condition humaine, même l'amour dont on se prend toujours à croire qu'il serait éternel. « Le premier serment que se firent deux êtres de chair, ce fut au pied d'un rocher qui tombait en poussière, ils attestèrent de leur constance un ciel qui n'est pas un instant le même ». Pourquoi alors s'acharne-t-on à juger dans l'absolu d'après des principes ? Parce qu'on a la faiblesse d'ériger en système les raisons qu'on se donne de faire ce qu'on fait. Et pourquoi ? Par volonté de s'affirmer maître dans ces duels qui opposent constamment les hommes entre eux dans toute société.

Un système philosophique vous représente à vous-même comme « maître de vous-même ». A Jacques qui récite le Spinoza de son capitaine, que répondre ? Le locuteur Diderot prend la parole. « Je l'ai plusieurs fois contredit, mais sans avantage et sans fruit ». En effet, que répliquer à celui qui nous dit : « quelle que soit la somme des éléments dont je suis composé, je suis un ; or, une cause n'a qu'un effet ; j'ai toujours été une cause une ; je n'ai donc jamais eu qu'un effet à produire ; la durée n'est donc qu'une suite d'effets nécessaires ». Que répliquer en effet ? Sinon ce que notre philosophe fait clairement entendre dans le labyrinthe de son récit : que cette unité est une illusion, laquelle peut mener à la folie la plus dangereuse

si d'aventure un système vient la rationaliser. La leçon mérite sans doute d'être méditée, en un temps où l'on s'enivre d'un babillage éthique à la recherche de quelque Mal radical.

Dominique LECOURT
Université de Paris 7 - Denis Diderot